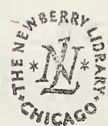
LETTRE

D'UN DÉPUTÉ A SON AMI;

OU

CONFESSION DE M. DE...


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRE

D'UN DÉPUTÉ A SON AMI,

OU

*CONFESSION DE M. DE ***.*

VOUS demandez depuis long-temps, Monſieur, que je vous faſſe part de ma façon de penser sur l'assemblée, dont je suis membre : vous dites à plusieurs reprises que, les effets que j'annonçai devoir suivre de près nos décrets, au lieu de remplir l'espoir heureux que je vous avois inspiré, causoit le malheur des citoyens de toutes les classes.

Vous demandez que je vous explique les différens événemens que l'on présente sous tant de formes, et qui mettent les honnêtes citoyens dans l'embarras de fixer leur opinion.

Enfin, vous vous plaignez amèrement de mon ſilence. Eh ! bien, Monsieur, il faut vous satisfaire ; je vais déchirer le voile et montrer à vos yeux étonnés nos malheurs, ma conduite et mon cœur. Ce ne ſera pas un cœur pur

et à l'abri de tout reproche, tel que vous voulutes le former par vos sages conseils; que je vous ferai connoitre; mais un cœur souillé de tous les crimes, flétri par la douleur, et déchiré par le plus juste repentir. Un sentiment de honte m'avoit retenu jusqu'à ce jour, mais la crainte de devenir encore plus criminel, en cachant de grandes vérités, et l'espoir de réparer une partie des maux dont je suis cause, m'engagent à rompre le silence, & à publier le récit funeste que j'ai l'honneur de vous adresser.

Puisse l'aveu de mes égaremens, ou plutôt de mes crimes, me faire trouver grace devant vous; et puisse l'effet que la connoissance de la vérité va produire sur l'esprit des peuples, lui donner le courage de rompre ses nouvelles chaînes? Puisse, enfin, mon peuple, être suivi par mes coopérateurs? et puissé-je par le dévouement entier de ma vie, expier les forfaits que l'orgueil et la vengeance m'ont fait commettre?

Le recit que j'entreprends est si pénible à mon cœur, il excite en moi tant de trouble que j'ai de la peine à fixer mes idées, et à ranger les événemens dans leur ordre naturel; il me seroit même impossible de vous les faire tous

connoître, si le compte rendu par M. Mounier, à ses commettans, (par cet honnête citoyen qui fut un moment dans l'erreur, mais qui ne fut jamais criminel) ne venoit à mon secours. Vous le trouverez ci joint, et les faits qui y sont consignés, avec ceux que je vais vous tracer, vous offriront un détail exact de ce qui s'est passé jusqu'à ce jour. Mais avant de commencer, je dois, pour rendre ma confession complette, vous faire connoître quelles étoient les dispositions de mon ame, lorsque j'ai été élu député de mon bailliage, je sens que je vais plonger un poignard dans votre sein, que vous allez être saisi d'horreur pour le monstre à qui vous avez prodigué vos soins, et qui vous a si indignement trompé, mais n'importe, mon devoir l'exige, je commence.

Vous savez que dans le mois d'octobre 1787, M. le Marquis de * * * me fit punir pour fait de chasse, dans un temps prohibé.

Vous savez que ce seigneur, qui sans doute me connoissoit mieux que vous, fit son possible pour empêcher que je fusse député.

Vous savez encore que, malgré vos conseils, je sollicitai une place dans les tr bunaux projetés par les édits du 8 mai 1788.

Vous savez, enfin, combien de désagrémens

cette démarche inconsidérée m'attira. Eh bien! Monsieur, toutes ces contrariétés, si bien méritées, avoient fait naître dans mon ame la haine la plus forte contre les deux premiers ordres, et contre les parlemens. Je jurai leur perte, et avant même que les états-généraux fussent assemblés, j'avois, par des écrits incendiaires, dont j'ai inondé le public, préparé la révolution qui nous agite d'une maniere si funeste: j'ai commencé par représenter les parlemens comme des corps vindicatifs et oppresseurs; les nobles, comme des tyrans qui s'abreuvoient à longs traits du plus pur sang des peuples; je les représentai en effet tels qu'ils étoient dans le douzieme siecle; j'accusai le corps entier du clergé des écarts d'un petit nombre de ses membres, et je sappai les fondemens de la religion en la rendant responsable des vues de ses ministres. Le fiel que j'ai répandu dans mes écrits a été tel, que les peuples, en les lisant, ont oublié que le clergé, la noblesse et les parlemens avoient arrêté seuls le cours du despotisme sous lequel nous vivions; que c'étoit aux fermes réclamations de ces corps qu'étoit due la convocation des états-généraux; et leur aveuglement est monté à un tel point qu'ils ont adopté, pour leurs héros, certains vils cour-

tisans, bien reconnus pour les véritables auteurs de nos malheurs, et ont pris en exécration la noblesse des provinces qui partageoit leurs maux, et les aidoit à les supporter.

Telles étoient mes dispositions et mes fatals succès quand j'ai débuté dans la carrière législative. C'est là qu'avec un petit nombre d'individus aussi méchans que moi, mûs les uns et les autres par les mêmes motifs, nous avons conjuré et déterminé de renverser l'Empire, d'écraser nos ennemis sous ses ruines et d'établir, à travers l'anarchie, un nouveau régime qui mette les richesses de la France et la liberté de ses habitans entre les mains de ses plus cruels ennemis. Vous devez juger par les effets que nous n'avons que trop réussi dans nos funestes projets; il me reste à vous apprendre les moyens dont nous nous sommes servis pour entretenir et attiser le feu que j'avois si bien allumé.

Notre première marche fut de falsifier toutes les relations que nous envoyions dans les provinces; aussi tout ce que je vous ai écrit jusqu'à ce jour, est ou exagéré ou controuvé. Je vais remettre sous vos yeux sur une colonne les lettres que je vous ai écrites,

et à côté, les faits tels qu'ils étoient. Je me ferai un devoir de ne nommer aucun de mes coopérateurs. Je dirai *nous*, dans le narré de mes actions, parce qu'elles ont toutes été combinées dans notre infernale société.

Je dois vous dire encore avant de commencer que très peu de membres de l'Assemblée ont été initiés dans les grands mystères ; nous avions eu le soin d'étudier le caractère et les goûts de plusieurs ; de sorte qu'en variant nos moyens, nous les entrainions sous différens prétextes à soutenir nos opinions; et souvent plusieurs d'entr'eux, par un zèle outré pour le bien public, se sont rendus les instrumens de nos projets les plus destructeurs.

La première lettre intéressante que j'ai eu l'honneur de vous écrire est en date du 21 juin.

Je vous écrivois que le tiers-état étoit menacé des plus grands malheurs, s'il ne s'étoit pas constitué en Assemblée nationale; que le clergé et la noblesse étoient décidés à rétracter les sacrifices qu'ils avoient faits; que d'ailleurs très peu de leurs cahiers portoient

le vœu de l'égalité de l'impôt, et que l'on commençoit à croire que ces deux ordres étoient d'accord avec la Reine et le comte d'Artois pour faire dissoudre les États-généraux : j'ajoutois que le refus constant de vérifier leurs pouvoirs en commun, étoit un des moyens convenus pour parvenir à cette dissolution.

Nous avions semé ces bruits pour achever de monter les esprits contre les deux premiers ordres; car si ceux-ci ont témoigné un si grand éloignement pour la vérification des pouvoirs et pour voter en commun, c'est qu'ils avoient connoissance d'une partie de la conspiration, à laquelle ils craignoient à juste titre, de ne pouvoir résister, s'ils étoient réunis au tiers-état. J'ai connu dans le temps leur motif, par un de leurs principaux membres, dont j'avois gagné la confiance par de fausses confidences.

Du 27 Juin.

Je vous marquai que le Roi avoit paru à la séance du 23 Juin, plutôt en tyran, qu'en Roi; que la conjuration étoit découverte; que notre Monarque, trompé par sa femme

et son frère, alloit tout perdre; que ces derniers avec la majorité de la noblesse et la minorité du clergé faisoient affamer Paris et les provinces, et vouloient faire assassiner les députés des Communes; qu'à cet effet leurs portes étoient marquées; que le peuple justement indigné, avoit voulu tuer l'Archevêque de Paris, qui étoit un des principaux auteurs du complot; que tout le monde en étoit si indigné, que les gardes Françoises eux-mêmes ne vouloient plus servir leur tyran.

C'étoit nous qui faisions marquer les portes des Députés: qui empêchions l'approvisionnement de Paris, qui répandions l'argent parmi les troupes; qui faisions circuler dans toutes les provinces où nous avions établi des correspondances, des écrits incendiaires; qui avions à nos gages les motionnaires du Palais-royal. C'est nous qui avions attiré à Paris et à Versailles 2000 brigands pour jetter l'épouvante à la cour et dans les deux premiers ordres. Nous faisions enfin litière d'argent pour exciter l'insurrection. Vous serez peut-être surpris de nous voir répandre de si grandes sommes; mais si vous vous rappellez d'avoir lu dans les

papiers

papiers publics, que M. Pitt, ce fameux ministre, n'avoit pas voulu rendre compte au parlement d'Angleterre d'une somme de 40 millions, vous serez au fait.

Du 16 Juillet.

Je vous annonçai que la conjuration avoit été enfin découverte, et en partie punie; que la Reine, le comte d'Artois, d'accord avec les deux premiers ordres, avoient projetté de faire égorger tout Paris, de faire sauter la salle des Etats, après que le clergé et la noblesse en seroient sortis; que l'on avoit voulu poignarder M. Necker dans la chambre de la Reine; que les gardes Françoises avoient failli être empoisonnés avec du verre pilé, qu'on mettoit dans leur pain; et qu'enfin on n'avoit fait venir une armée considérable que pour consommer ces horreurs.

Nous faisions faire au Palais-Royal les motions les plus outrageantes contre le Roi et sa Famille; nous avions fait forcer les prisons de l'Abbaye, ainsi que celles de Versailles, sous les fenêtres même du Roi; nous jettions l'épouvante dans son cœur, en faisant

crier journellement, vive le D. ***. D. ***. Roi de France; *on publioit également à notre instigation qu'il falloit enfermer la Reine et confiner le Roi dans un monastère. Je vous aurois écrit tous ces faits, si j'avois voulu être vrai; et si la France eût connu ces vérités, elle n'auroit pas trouvé mauvais, sans doute, que le Roi dans ces circonstances s'environnât de ses troupes; elle n'auroit pas cru qu'il en vouloit à la liberté de l'Assemblée, puisqu'il lui avoit donné le choix de se transférer à Soissons, ou ailleurs.*

Mais nous n'étions pas bornés à ces seules manœuvres qui n'auroient pas trompé longtemps les peuples : Nous écrivions nous-mêmes certaines lettres propres à faire craindre une conjuration contre les peuples. Nous les faisions arrêter ces lettres avec appareil, et publier comme partant d'une main aristocrate.

Ce fut alors que nous envoyames des courriers à nos correspondans des Provinces, pour qu'ils fissent publier à un jour désigné l'arivèe des brigands, afin de faire prendre les armes aux peuples; nous leur prescrivions de se servir de tous les moyens pour inspirer de

la méfiance contre la Noblesse, et de les porter même à l'égorger.

*Nous fîmes en outre courir des lettres particulieres contre nos ennemis, je n'oubliai pas alors M. le Marquis de *** ; c'est moi qui fis brûler son château, et qui fus cause que sa malheureuse femme et ses enfans, avant de quitter le royaume furent réduits à errer deux nuits dans les bois. Cependant comme notre projet n'avoit pas entierement réussi, puisque très peu de gentilshommes périrent dans cette insurrection, nous renouvellames nos efforts, et à cet effet nous détachames un nombre considérable de nos agens secrets pour entretenir et augmenter la fermentation dans les Provinces. Nous envoyames les plus intelligens dans le Languedoc, province dont nous nous méfions par les preuves d'attachement qu'elle a données dans tous les temps à nos Rois. Deux de ces agens périrent à Rouen, sur l'échaffaut ; les autres ont obtenu des succès partout.*

Nos Isles n'ont pas été exemptes de notre influence : c'est là où il nous étoit particulierement recommandé de porter le fer et le feu. Les

agens les plus adroits ont eu ce département; et il paroît qu'ils n'ont que trop réussi.

Deux ports fameux inspiroient la jalousie de nos voisins. L'embrasement de leurs arsenaux est décidé. Le complot échoue à Brest; mais au moment où j'écris, il est peut-être consommé à Toulon. On vient d'apprendre que M. d'Albert de Riom, lieutenant général, un de nos meilleurs officiers de Marine, est déja entre les mains de la populace, malgré la Municipalité de cette ville : nous n'avons rien oublié enfin pour porter par-tout des mains destructives.... Malthe et la Corse protégent notre commerce du Levant, source de richesses pour le Languedoc, & la Gascogne : nous proposons la destruction de l'Ordre de Malthe; et nous faisons rappeller les bannis de Corse, et le fameux Pavli, qui secouru de ses anciens amis et de ses protecteurs, va mettre en exécution ses projets suspendus depuis vingt ans. Mais le comble de l'artifice, c'est que nous avons réussi jusqu'à ce jour à faire passer sur le compte des prétendus aristocrates, tout ce qui a pu percer de nos complots.

Du 3 Octobre.

Je vous annonçai une nouvelle conjuration

je vous difois que les aristocrates vouloient enlever le Roi; qu'ils affamoient Paris; qu'ils avoient totalement soustrait le pain à cette grande ville; et qu'enfin le jour avoit été marqué pour égorger tous les membres de l'Assemblée nationale, connus pour les meilleurs citoyens.

Nous étions alors très en peine; les honnêtes gens avoient pris un certain empire dans l'Assemblée : le peuple étoit tranquille et sembloit se douter de nos trames : les affaires reprenoient leur cours accoutumé, tout rentroit dans l'ordre. Les provinces étoient calmes, et toutes par de nouveaux sacrifices, alloient restaurer le Trésor Royal, et ramener la confiance et l'abondance dans Paris. Nous voyions enfin échapper de nos mains les fruits de nos travaux. Déjà une révolution que nous avions voulu exciter, lors de l'arrivée du régiment de Flandres à Versailles, n'avoit pu avoir son effet, lorsqu'un repas donné par les gardes du corps aux officiers du régiment de Flandres & de la garde bourgeoise de Verfailles, vint ranimer notre espérance. Plufieurs de nos agens se rendirent à ce fatal repas, ils saisirent le moment d'enthousiasme qui trans-

portoit ces braves militaires, à l'aspect inattendu de leur prince et de sa malheureuse famille; pour profaner avec ostentation la cocarde nationale et c'est par cet exemple qu'ils excitèrent quelques jeunes gens aux mêmes excès. Fiers de leurs succès nos fidèles agens nous en firent part aussi-tôt; alors reprenant courage nous volâmes à Paris pour préparer la catastrophe exécrable qui dans un jour devoit mettre un terme à la monarchie et couronner l'espoir de nos cruels ennemis. Nous débutons par intercepter totalement le pain à la capitale; le bruit d'une conjuration formée par les aristocrates est semé de toutes parts; les trompettes du palais royal sonnent l'alarme; les calomnies les plus noires se débitent sous les dehors imposans de la vérité; le peuple entre en fureur, hommes, femmes, milice nationale, tout s'arme, tout marche à Versailles, suivi d'un train d'artillerie. Notre bataillon fidèle, dirigé par un des plus zélés conjurés est au moment de porter les derniers coups; mais un secret sentiment d'horreur désarmant leur bras, suspend leur rage. Justement alarmés, nous redoublons nos efforts, le vin, l'or sont répandus avec profusion, et après avoir em-

ployé une nuit entière à réchauffer leur courage, ils forcent enfin les barrières du château. Ainsi qu'un torrent impétueux, ils se répandent dans les appartemens, ils égorgent les gardes, ils se jettent en foule vers le lieu où repose leur principale victime; il ne falloit plus qu'un crime, et le chef des conjurés s'asseyoit sur le trône. Il ne savoit pas le lâche qu'il n'y seroit monté que pour en être renversé à son tour. Deux gardes étoient les seuls obstacles à franchir, pour pouvoir porter les derniers coups; ils se dévouent héroïquement pour leur maître; ils lui font un rempart de leurs corps, mais bientôt accablés par le nombre, ils tombent sous le fer des assassins. Leur courage du moins n'a pas été inutile : la Reine a eu le temps de s'échapper et de voler à la chambre du Roi, pour mourir aux yeux de son malheureux époux.

C'est alors que les Gardes Françoises, qui après avoir partagé l'erreur des peuples, n'avoient pas sans doute, cessé d'être attachés à leur Roi, volent au château et prennent sous leur sauve-garde le Roi, sa famille et ses gardes; c'est ainsi que par un heureux retour de son ancienne fidélité, ce corps fit avorter tous nos projets.

Pour moi j'avois été présent à la dernière scène. Frappé du noble dévouement des gardes-du corps, atteré à la vue du courage héroïque de notre auguste Reine, attendri sur le sort de son malheureux époux, mes crimes se présentèrent à la fois à mes yeux dans toute leur noirceur. Je comparai mon état à celui de ces braves gardes du corps qui venoient de périr au lit d'honneur; plein d'horreur pour moi-même, exécrable à mes yeux, j'ambitionnai le sort de ces malheureuses victimes, et j'allois à l'instant déclarer mes forfaits et offrir ma tête en expiation de mes crimes, lorsque je fus entraîné hors du château par un député qui fut allarmé de mon agitation, mais qui ne connoissoit ni mon crime ni mon repentir.

Depuis ce jour d'exécrable mémoire, mais heureux pour moi, puisque c'est celui où j'ai quitté la route funeste que j'avois suivie, je n'ai cessé de penser aux moyens de réparer s'il étoit possible, une partie des maux dont je suis cause; j'ai pensé que pour mieux y réussir, je ne devois pas rompre avec mes complices, afin d'être toujours instruit de leurs

leurs projets. Je vois avec plaisir qu'ils perdent journellement la confiance des peuples qui commencent enfin à connoître qu'ils ont été trompés; ils sentent que la misère qu'ils souffrent est une suite de nos décrets; ils commencent à être frappés de voir que le meilleur des Rois, qui a voulu rendre la liberté avec tous ses droits, à une nation qui s'en étoit laissé dépouiller, est prisonnier lui-même dans sa capitale; ils connoissent déjà qu'en proscrivant le clergé et la noblesse, on les a privés de leur plus grande ressource; les artistes et les habiles ouvriers sont enfin convaincus que le superflu du riche peut seul mettre un prix aux productions de leurs talens. Que reste-t-il donc à faire pour décider ce peuple déçu à rendre à la capitale son ancienne splendeur? Que faut-il faire pour l'engager à rouvrir les canaux qui répandoient la prospérité et l'abondance dans son sein? Il suffit qu'ils connoissent les détails du complot dont ils ont été trop long-temps les malheureux instrumens et les victimes. C'est moi qui remplit aujourd'hui cette tâche et qui vais déterminer leur marche; c'est moi qui dois leur dire. .

Peuple Parisien, peuple naturellement fidelle et doux, vous avez partagé mon crime, il est digne de vous de partager mon repentir. Rendez la liberté et la couronne à votre Roi; sollicitez ce bon prince d'oublier vos forfaits; ayez la gloire de le rétablir dans tous ses droits : n'attendez pas que les provinces détrompées viennent vous enlever cet honneur et vous punir en même temps : vous avez donné l'exemple de l'insurrection, donnez celui de la subordination ; suppliez votre Roi de continuer son séjour dans Paris; de rappeller auprès de lui les princes et les grands que vos fureurs ont chassés du Royaume : priez-le de dissoudre l'Assemblée nationale et de convoquer de nouveaux Etats légalement constitués, pour réformer et perfectionner les loix déjà décrétées, pour régler les finances et rendre enfin à la France son ancienne ſplendeur. Si vous ne prenez ce parti, tremblez pour vous et pour vos enfans; une guerre civile va inonder de sang vos foyers : les Anglois vont s'emparer de nos îles; alors la banqueroute assurée, puisque nous serons privés tous les ans de 160 millions de numéraire,

va vous plonger sans ressource dans la plus affreuse misère. Tremblez, vous dis-je, tous les Rois voient leur cause dans celle de votre Souverain; ils viendront la venger et exercer sur vous un exemple effrayant. Gardez-vous de croire que les peuples de l'Europe vous imiteront et viendront à votre secours. Ils connoissent déjà vos malheurs et se félicitent de vivre en paix sous l'empire des loix, tandisque vous êtes accablés de tous les fléaux que l'anarchie traîne à sa suite. Pensez-y bien, il est temps encore de vous repentir: profitez du moment; vous pouvez en recueillir toute la gloire et vous concilier à jamais l'amour de vos Rois et le respect des Nations.

Et vous, qui avez sauvé la vie de votre Roi, vous qui fûtes l'exemple de l'armée, consommez votre ouvrage. Si vous avez cru un moment sauver la patrie contre ses oppresseurs, revenez de votre erreur, reconnoissez quels sont nos véritables ennemis et concourez avec vos concitoyens à rétablir le règne des loix, la liberté publique et le bonheur de la France; c'est alors que vous serez justement couronnés, et que vous mériterez le glorieux

titre de sauveurs de la patrie : je connois vos sentimens, ils sont nobles et généreux. Non, vous ne tromperez pas l'espoir des bons citoyens; et vous, les fatals agens des malheurs qui nous accablent, vous, avec qui j'ai formé et exécuté les projets les plus exécrables, faites un retour sur vous-même; à quoi vous mèneront vos forfaits? A perdre votre patrie, à sacrifier votre Roi et à périr vous-même par le glaive des loix, ou dans les remords les plus cuisans. Il en est temps encore, joignez-vous à moi pour éclairer ce malheureux peuple victime de sa crédulité. Commencez à connoître les sensations agréables que produisent les bonnes actions; qu'un noble repentir fasse oublier vos écarts, et mourons, s'il le faut, pour rétablir notre honneur, en sauvant la patrie. Gardez-vous au moins de continuer de marcher dans la voie du crime; je ne vous ai pas nommés encore; je jure ici d'ensevelir vos noms dans l'oubli; mais si vous continuez vos trames odieuses, tremblez à votre tour, je saurai vous arrêter dans votre course téméraire; j'irai au pied du trône déclarer mes forfaits, j'irai au châtelet déclarer

mes complices, je ferai connoître enfin à l'univers entier vos noms et vos actions.

Pour moi, monsieur, vous sentez qu'après tant de crimes je ne dois pas me borner à un stérile repentir, je vais travailler, il est vrai à réparer nos maux; mais cette expiation ne suffit pas, j'en dois une à l'être suprême que j'ai vivement offensé; j'en dois une à mes concitoyens et à vous sur-tout que j'afflige amèrement, j'irai dans le fonds d'une province reculée, cacher ma honte et mes forfaits, là inconnu et gémissant sans cesse sur mes égaremens, je finirai mes jours dans la douleur et le repentir et c'est aujourd'hui pour la dernière fois que j'ai l'audace de vous entretenir.

De l'Imprimerie de la Vérité.